

À LA GRANDE CHARTREUSE

L'expulsion encore récente des Chartreux nous engage à publier une jolie page oubliée de Topffer. Ce n'est point par hasard que nous choisissons, pour le reproduire, l'œuvre d'un protestant genevois. La respectueuse sympathie de cet étranger fera mieux ressortir ce qu'il y a de honteux dans l'intolérance de ceux qui ne savent pas plus respecter la poésie que la vertu. Voici cette page :

Il s'agit aujourd'hui de visiter la Grande-Chartreuse : notre tournée a été entreprise dans ce but ; aussi, levé dès l'aube, M. Topffer interroge le temps d'abord, qui est sombre et chargé, baromètre ensuite, qui promet des sérénités radieuses. Alors, ne sachant trop que décider, il consulte ses compagnons, qui, presque tous, sont d'avis qu'il faut partir, bouger, affronter, plutôt que de se claquemurer dans ce bourg des Echelles, vrai nid de douaniers...

Les abords de la montagne sont frais, boisés, délicieux ; ils vaudraient la peine d'être visités pour eux-mêmes, si un peu plus loin le spectacle ne devenait ravissant de verdure, de solitude, de sauvage majesté. A Fourvoirie, première entrée du désert, la vallée se resserre tout à coup en gorge étroite, et, par l'ouverture que laissent entre elles des parois de rochers couronnés de bois et festonnés de lianes et d'arbustes, l'oeil entrevoit au delà comme un tranquille Elysée où croissent épars, sur des pelouses naturelles, les plus beaux arbres du monde. L'on approche, l'on s'engage dans le défilé, où la lumière est sourde, mystérieuse, comme si l'on se trouvait errer sous les arceaux d'une nef gothique, et au-dessous de soi l'on voit un torrent courroucé, le Guermort, qui, après s'être follement brisé contre les antiques culées de deux ponts moussus, s'en va faire tourner plus loin les roues de quelques usines ensevelies sous des noyers séculaires.

Fourvoirie est la première entrée du désert, c'est-à-dire de cette enceinte fermée de hautes montagnes, où, vers 1804, saint Bruno pénétra avec ses Chartreux. Aucun asile sous le ciel ne pouvait mieux convenir à un ordre religieux dont la solitude et le silence constituent la règle, et aujourd'hui même, après que tant de siècles ont tout changé, tout bouleversé autour de ces monts, l'enceinte choisie par saint Bruno est encore aussi solitaire, aussi déserte, que lorsqu'il vint y cacher sa vie. Nulle habitation ne s'y voit que la Chartreuse et ses dépendances, nul bruit ne s'y fait jamais entendre que celui des orgues ou des cloches du monastère, en sorte que la vallée tout entière présente l'aspect d'un vaste sanctuaire, où quelques religieux se pressent autour des autels.

Ceci tient avant tout à la configuration des lieux. De toutes parts, en effet, une zone de monts entoure comme d'une inaccessible muraille les pentes boisées et les hauts pâturages qu'on appelle ici le "désert". En deux uniques endroits, deux torrents se sont pratiqué une issue, dont l'homme a profité pour pénétrer dans la contrée, en sorte que les Chartreux pouvaient s'y renfermer et s'y renfermaient réellement comme dans une maison, au moyen de deux portes dont on voit en passant les ruines.

Avant la Révolution, les Chartreux, outre leurs autres propriétés, possédaient l'enceinte tout entière ; seigneurs du lieu, ils voyaient d'immenses troupeaux s'engraisser dans leurs prairies. Le Guermort, descendu de leurs montagnes, allait hors du désert faire crier la roue des diverses usines qu'ils exploitaient. Quant aux arbres, ils ne leur demandaient que de l'ombrage, les laissant d'ailleurs croître et grandir pour l'agrément des yeux. Puis, si quelque étranger s'était détourné de sa route pour monter jusqu'au couvent, ils l'y traitaient selon son rang : sa mule se régalaient au pâturage, ses gens étaient abreuvés, hébergés, et jamais ils ne permettaient qu'aucune rétribution fût acceptée en retour de cette noble et courtoise hospitalité. Temps de grandeur, temps d'opulence, dont les Chartreux actuels ne parlent pas sans que le regret leur serre le coeur.

En effet, maîtres déchus du désert, ils n'y possèdent plus que les murailles de leur cloître et quelques bouts de prairie ; quant à leurs bois, l'Etat s'en est chargé, et, se faisant bûcheron, il abat les forêts, il met en planches les hêtres sécu-

lares, il sacrifie au vandalisme de la coupe réglée le mystère des plus beaux ombrages, en même temps que, plus bas, des capitaux profanes exploitent à qui mieux mieux les usines saintes... Que si donc les Chartreux font maigre aujourd'hui, s'ils se mortifient, s'ils se macèrent, c'est vraiment nécessité autant que ferveur, misère autant que dédain des richesses, tristesse légitime autant que mépris des joies du monde (1).

Ah ! mais si jamais le bûcheron leur tombait sous la main !... Et ce serait bien fait ! car enfin, c'est une barbarie indigne que de taillader, que de mettre en tronçons, pour les envoyer vendre au marché, ces arbres magnifiques, seul luxe de cette solitude monastique, et qu'avaient épargnés l'ancien régime, la Révolution et l'Empire.

Après que nous avons monté pendant trois heures environ, le bois s'éclaircit, la vallée s'ouvre, et tout à l'heure se présente à nos regards la Chartreuse, édifice immense percé de jours étroits, ceint d'une muraille nue et silencieuse comme une ville dépeuplée. Nous longeons le pourtour de cette muraille, et, arrivés au portail, nous ébranlons la cloche. Un Chartreux s'approche, ouvre sans mot dire, et nous précède au travers d'une grande cour, jusqu'à la porte du monastère, où il nous remet aux mains du Père dom Etienne. Le Père dom Etienne, jeune encore, est un Chartreux qui a été délié de son voeu de silence, aux fins qu'il puisse recevoir les étrangers. Il nous conduit, au travers de longs corridors déserts, dans une grande salle obscure, et après nous avoir fait rafraîchir, il nous distribue nos cellules.

Ceux qui aiment à se replacer dans les âges passés et à revivre quelques moments dans un autre siècle, en se transportant dans ce séjour, goûteront l'illusion tout entière. La Chartreuse est un débris complet du Moyen-Age, un débris non res-

avoir végété paisibles pendant dix, vingt années, ils accueillent la mort comme on fait d'un larron qui n'a rien à vous voler.

Après que nous avons pris quelque repos, le Père dom Etienne nous fait voir l'intérieur du couvent. Nous visitons le réfectoire, la bibliothèque, pillée dans la Révolution, et dont nous retrouverons les richesses dans la bibliothèque de Grenoble ; enfin, curieux que nous sommes de connaître l'habitation d'un Chartreux, dom Etienne souscrit à notre désir en nous introduisant dans une cellule, vide à la vérité, mais absolument semblable aux quarante-deux cellules qui sont habitées dans ce moment. C'est un petit appartement de deux étages, propre et commode, qui ouvre d'un côté sur le corridor, de l'autre sur un petit jardin clos de murs dont le Chartreux a la disposition. Des fenêtres de la cellule on ne peut voir que ce jardin et la cime des montagnes qui enserrant la vallée.

Au centre du bâtiment est le cimetière, vaste cour où, du milieu des herbes, s'élèvent quelques croix de bois. Du corridor où débouchent toutes les cellules, l'on ne voit pas d'autre paysage que celui-là, en sorte que les Chartreux ne peuvent se rendre de leur cellule à l'église et de l'église à leur cellule qu'ils n'aient à contempler l'endroit où se creusera leur fosse. Mais ceci doit peu les attrister, tant déjà leur vie ressemble à une mort, leur prison à un sépulcre ; et de là vient sans doute que, même pour nous, simples visiteurs, nulle part le spectacle d'un cimetière ne nous a paru aussi peu mélancolique que dans cette retraite, où aucun objet ne contraste avec la sombre idée du prochain anéantissement du corps, et où tout au contraire s'y associe et s'y assortit. C'est l'ensemble, ici, et non par le spectacle seulement de quelques tombes, qui produit sur l'âme une forte et grande impression de tristesse ; et, quand du milieu des légèretés et des plaisirs de la vie mondaine on se trouve transporté soudainement au sein de ce séjour de vive pitié et de lugubre renoncement, l'on ne peut se défendre d'éprouver un trouble respectueux et une religieuse terreur...

...Après souper, par une belle et fraîche soirée, nous allons faire un pèlerinage à la chapelle de Saint-Bruno. Elle est située à trois quarts d'heure environ de la Grande-Chartreuse, dans une sorte de clairière environnée de bois épais. Tout en nous y rendant, nous venons à découvrir les réservoirs dans lesquels les Chartreux d'autrefois entretenaient pour leur ordinaire une provision de belles truites. Ce sont de petits lacs magnifiquement encaissés et discrètement placés dans l'endroit le plus retiré de la forêt. Aujourd'hui, une eau limpide, mais de truites point, et seulement une solitude admirable pour y venir rêver sur les vicissitudes de la fortune, qui ôte aux uns, qui donne aux autres, qui aux uns prodigue marée, brochets, victualles, qui aux autres ne laisse que de l'eau claire.

Quand nous arrivons à la chapelle, la nuit est tombée, et c'est la lune qui éclaire la scène de ses douteuses clartés. Mais quoi ! à ce qui fut beau, riche, puissant dans le passé, pour n'être plus dans le présent que misérable, impuissant et sans avenir ; à ce qui et mort pour ne plus revivre, cette leur mélancolique convient mieux peut-être que l'éclat du soleil, et il semble que ce soit au moment de la journée où tout se tait, où tout s'efface dans la nature vivante, que les trépassés reparassent avec le plus de noblesse, et pour y rencontrer le plus de sympathie dans l'imagination du voyageur.

R. TOPFFER.

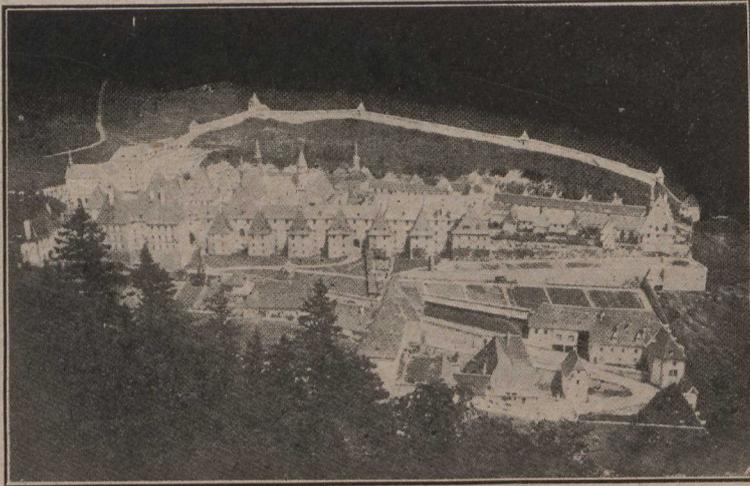
Devant le cimetière, le docteur Z... passe toujours en détournant les yeux.

— Pourquoi ce dédain ? lui demande quelqu'un.
— Pour fuir la reconnaissance. Il y a là tant de gens qui me doivent leur position.

* * *

Deux dames élégantes sont arrêtées devant une vollière, au Jardin d'Acclimatation.

— Quels jolis petits oiseaux, dit l'une.
— Superbes, répond l'autre.
— Mais quel dommage d'enfermer d'aussi ravissantes petites créatures dans des cages.
— Oui, c'est honteux... elles feraient si bien sur un chapeau.



La Grande-Chartreuse

tauré, non replâtré, où rien de moderne ne rompt l'harmonie d'un ensemble tout monastique, où tout se passe comme il y a quatre, comme il y a huit siècles. Certes, après la Révolution, après Bonaparte, après 1830, et "en France", dans le pays même de la mobilité, du changement, cette rencontre est inopinée, et c'est d'ailleurs un spectacle au moins curieux que cette petite société d'hommes qui, fidèles aux traditions de l'ordre de saint Bruno, et renonçant à des chances de fortune ou à des avantages de position, viennent s'ensevelir dans cette retraite pour y achever, entre les quatre murs d'une cellule, la somme entière de leurs jours. Hélas ! les jours de ce monde sont si fragiles, si impurs ; le bonheur même, là où il réside, est si passager, menacé de si près, si certainement suivi de déclin, de regret et d'amertume, qu'à considérer même au point de vue temporel et terrestre la part que ces hommes se sont choisie, il se peut encore qu'elle doive compter parmi les bonnes. Au lieu de mourir comme nous par degrés et avec tant de douleur et de déchirement à chaque signe, à chaque annonce, à chaque appel que veut bien nous adresser à l'avance la reine du sépulcre, ils meurent, eux, tout d'une fois, le jour où, renonçant au monde et à ses fêtes, ils s'en viennent apporter ici un coeur guéri d'ambition et vide de désirs. Des pratiques austères, des habitudes uniformes, la promenade, les repas, le sommeil, remplissent dès lors leurs heures, et après

(1) Il ne faut pas oublier que ceci est écrit par un protestant, par un auteur peu fait, par conséquent, pour comprendre l'âme d'un religieux.